

L'épreuve ou le tout petit livre de la divine douceur, une lecture de l'ouvrage de Maurice Bellet (1988)

Je n'aime rien tant que les livres qu'on peut lire à haute voix à quelqu'un. Dans un trajet en voiture par exemple... Lire pour partager son plaisir, lire pour partager le chemin qu'on a accompli en rencontrant un auteur.

Je veux vous présenter un livre de ce prêtre décédé en avril 2018, Maurice Bellet, intitulé : *L'épreuve ou le tout petit livre de la divine douceur*¹. Il y raconte l'épreuve d'un séjour à l'hôpital. Un séjour où tout être humain s'affronte à sa pauvreté. Étonnamment, ce sera aussi pour lui le lieu d'expérience où il goûtera ce qu'il appelle « la divine douceur ». Il nous en parle ainsi :

« La divine douceur est paix, profonde paix, paix miséricordieuse, apaisement [...].

Elle est ferme comme la bonne terre sur qui tout repose. On peut s'appuyer sur elle, peser sans crainte. Elle est assez solide pour supporter la détresse, l'angoisse, l'agression, pour tout supporter sans faiblir ni dévier. Elle est constante comme la parole du père qui ne plie pas. Ainsi est-elle le lieu sûr, où je cesse d'être à moi-même frayeur. [...]

La divine douceur est charnelle, elle est du corps. Elle ne se passe pas en idées et discours, en décisions, en états d'âme. Elle ne se soucie pas d'exhorter ou d'expliquer.

Elle est dans les mains, le regard, les lèvres, l'oreille attentive, le visage, le corps entier. Elle est dans les gestes du corps. Elle est l'âme aimante du corps agissant. Elle est la beauté aimante du corps humain.

Divine douceur... Pourquoi divine ? Parce qu'elle ne serait pas humaine ? C'est tout l'inverse : elle est divine d'être humaine, entièrement humaine en vérité. [...]

¹ M. BELLET,
L'épreuve ou le tout petit livre de la divine douceur, Paris,
Desclée de Brouwer, 1988.

Elle est présence, elle est hospitalité, elle est parole échangée. Elle est compassion. Elle est la discrétion même.

Oh, qu'elle est désirable ! Elle est le sel de la vie.

Le moment où on le sait, c'est celui de la douleur. » (p. 13-15)

Maurice Bellet nous parle de cette consolation mystérieuse qui survient pour certains au cœur de l'épreuve. Il la nomme « divine douceur ». Jamais vous n'avez lu ces mots ailleurs. Bellet les relie à un don de Dieu, un Dieu qui agit sans étiquette pour soulager le malade.

Bellet ne promet rien, ne garantit rien, il ne présente pas des statistiques comme on nous en rabat aujourd'hui. Il nous parle de la situation qui lui est advenue. Proposée dans un livre, elle fait écho pour certains, elle rejoint leur vécu. Elle nous prépare à une possibilité.

De même que parler de la foi nous prépare à penser la résurrection, ici c'est la pause dans la douleur qui offre un espace à l'accueil de la divine douceur. Un peu comme ces artistes qui passent dans les hôpitaux, proposant l'art-thérapie à ceux qui sont cloués au lit.

Ici le P. Bellet propose des mots pour dire la vie divine possible au cœur d'une chambre d'hôpital.

La chambre d'hôpital, n'est-ce pas un des lieux propices à faire l'expérience d'« Espérer en temps de crise » ? Depuis sa prison en 1943, le pasteur Dietrich Bonhoeffer pensait le combat de l'espérance au cœur des situations tragiques. Ainsi qu'Etty Hillesum choisissant de rester au camp de travail de Westerbork aux Pays-Bas lorsqu'il devint un camp de concentration.

L'espérance de la vie divine est accordée sur fond de combat et cependant par grâce. Elle est dans l'expérience de M. Bellet un acte corporel, qui se relie avant tout à notre corps physique avant d'être un acte de volonté, mental ou intellectuel. La Divine Douceur est offerte comme une pause dans l'épreuve.

L'espérance est alors une grâce qui procure le réconfort et permet de reprendre de l'élan. Il y faut l'espérance que le non-sens n'aura pas le dernier mot, ne recouvrira pas complètement la compréhension de la vie.

Ce livre de M. Bellet, c'est une paroissienne âgée, presque impotente, qui me l'avait conseillé. Elle attendait à l'arrêt de bus devant l'église, elle avait un livre à la main, elle m'a vu, m'a demandé d'approcher et m'a dit avec autorité : « Lisez ce livre, Erik, c'est important ».

Je crois que par ce livre elle put me parler de ses combats, et de la dignité qu'elle y construisait.

« Ma dignité n'est pas mon courage ou ma force. Ma dignité c'est de ne pas me résigner.

Oh, comme je suis privé et manquant de ce que je croyais avoir ! Du niveau que je croyais atteint ! De l'équilibre que je croyais établi !

Je plie sous le vent noir. Passage à vide, lacs d'amertume, tristesse qui remonte des fonds oubliés, goût d'enfance meurtrie qui remonte à la bouche.

Il y a des hauts et des bas. Je ne maîtrise pas ce mouvement de houle. [...]

« Détendez-vous. Décontractez-vous. Prenez-vous en charge. Un peu de courage. Il y a pire que vous. ». Les bons apôtres – ils supposent le problème résolu. C'est comme de dire : « Si vous étiez plus calme, vous seriez plus tranquille. » Quant au courage – oui, bienheureux ceux qui ont la chance d'être courageux ! C'est un don comme de chanter juste ou de courir vite.

Taisez-vous, vous ne savez pas ce que c'est – moralistes insupportables, toujours à croire, ou faire semblant que la volonté peut tout.

La volonté peut, en effet, mais dans les limites qui lui sont accordées. Et nul n'est maître de ces limites. » (p. 30-31)

Avec Bellet, c'est comme si on avait été dans le lit d'hôpital et qu'on avait vu arriver soignants et amis... Pour dire l'épreuve, il n'a pas utilisé de mots compliqués. Il nous a fait la confidence que lui a pu voir arriver dans ce moment-là une autre forme de volonté douce et forte. Pleine de divine douceur.

« Et pourtant, dès que parue, dès que goûtée, elle paraît nécessaire, et toute simple, et comme plus qu'évidente.

Elle est comme l'huile de la vie, qui répare, soigne, rend mobile. Elle est l'onction.

Pour la connaître, il faut qu'elle passe le plus dur, qu'elle soit plus forte que la violence.

Ce n'est pas par hasard si j'en parle (même si mon expérience est bien modeste) à partir de la douleur. » (p. 52)

Le P. Maurice Bellet l'a découverte dans l'épreuve, tandis qu'il se tenait sur un lit d'hôpital. Il n'y pas arrivé par le chemin de l'intelligence mais par le chemin de l'expérience relue avec foi.

Et nous, l'avons-nous goûtée une fois cette divine douceur ? Ou entrevue ? Ces deux mots « divine – douceur » résonnent-ils à notre mémoire ? Tracent-ils un chemin qui nous relie au Christ ?

Erik SAMSON
Augustin de l'Assomption (Lille)